



ISABELLE SÉROT VÉRITÉ DU RAKU NU

Isabelle Sérot pratique le raku nu. On prendrait volontiers « nu » pour un terme japonais, mais il s'agit bien du mot français. Un raku « déshabillé », pourrait-on dire, puisqu'il voit son revêtement peler au moment de l'enfumage, pour laisser place à une grande variété de nuances et de dessins complexes, dus au seul dépôt de noir de fumée sur le tesson.

Née en 1963, à Issoire (63).
Vit et travaille à Belle-Île-en-Mer (56).

PAR ANNE MALHERBE

1. *Houle*, 2024, raku nu, enfumage au crin de cheval et laine, 32 x 17 x 10 cm.
2. *Pixels my Love*, 2025, raku nu avec deux couvertes sur surface en sigillée, 20 x 13 x 9 cm.
3. *Double-face*, 2025, raku nu avec deux couvertes sur surface en sigillée, 25 x 18 x 12 cm.



Isabelle Sérot a longtemps enseigné la musique, sans jamais oublier son attirance précoce pour la céramique. « *Quand j'avais 12 ans, j'arrivais en avance à mon cours de flûte afin d'observer la leçon de céramique qui précédait* », raconte-t-elle. Elle prend son premier cours de poterie en 1990, à Paris, mais elle a surtout « *appris seule, cuisiné, expérimenté* ». Lorsqu'une mutation la conduit en Auvergne, elle s'inscrit à l'École d'art de Riom. Dans l'atelier de Jean-Louis Pierron, elle développe en particulier la maîtrise de la plaque et du colombin. Plus tard, elle accroît son savoir au fil de nombreuses formations, comme le raku auprès de Brigitte Marionneau, le tournage avec Shōzō Michikawa, la cuisson au sel avec Richard Dewar ou au bois chez Tristan Chambaud-Héraud. Il y a un an, elle a perfectionné son savoir-faire autour de la cendre auprès de Coralie Seigneur. Elle-même transmet beaucoup lors de stages dans son atelier à Belle-Île-en-Mer, où elle s'est installée récemment. « *Ce qui m'importe, dans la transmission, ce sont moins les détails techniques que l'attitude du céramiste, comment il se comporte avec la matière*. » Sa soif de connaissance est insatiable, mais elle prend aussi conscience qu'un niveau élevé de savoir-faire peut être nuisible : « *Si la technique est trop prégnante, alors la céramique perd sa force d'émotion. Quand ça devient le cas, il faut retrouver quelque chose de vrai, de spontané*. »

UN HASARD MAÎTRISÉ

La rencontre fondamentale, elle la vit en 2012, lors d'une masterclass auprès du céramiste David Roberts (voir p. 56), qui a mis au point la technique du raku nu (ou « pelé »). L'origine de cette méthode est une erreur bien connue des céramistes : si une pièce n'est pas propre, l'émail se décolle sous l'effet de la chaleur. Ici, il s'agit de provoquer ce décollement au moment de l'enfumage, après cuisson. Isabelle Sérot biscuite d'abord la pièce dans un four électrique, puis deux méthodes sont possibles. La première consiste à émailler l'objet (85 % de fritte alcaline pour 15 % de kaolin), après avoir interposé entre le tesson et l'émail un « séparateur » (*basic barrier*, selon David Roberts, avec 3/5^e de kaolin et 2/5^e de silice), qui a pour propriété de boucher les pores du tesson. L'émail est posé à la poire ou au pinceau pour composer des



graphismes variés. Après la deuxième cuisson, au gaz cette fois et en extérieur, la pièce incandescente est placée dans un bidon rempli de sciure, de copeaux, de laine ou de crin de cheval. Elle est enfumée dix minutes, entre 820 et 860 °C, puis vaporisée d'eau. Le choc thermique engendre le décollement de l'intégralité de l'émail qui a agi comme un cache. La blancheur du tesson resurgit sur les zones préalablement émaillées et se combine au noir de fumée sur les parties qui ne l'étaient pas. La seconde recette consiste à enduire le biscuit d'une sorte d'engobe appelé « réserve argileuse », qui partira à l'enfumage (moins de dix minutes, entre 780 et 800 °C). Ce procédé a l'avantage d'être économe, puisque l'engobe est issu de la même terre que celle choisie pour le tesson. Celui-ci en est entièrement couvert, mais avec des variations d'épaisseurs : là où la fumée parvient à passer, on a du gris plus ou moins foncé ; là où elle ne passe pas, on retrouve le blanc initial. Une fois la pièce refroidie à l'air libre, les pelures se détachent avec un outil. Le résultat est à la fois plus nuancé et plus précis qu'avec la première technique. Une troisième processus est possible : « Je peux en effet décider de détruire les dessins inscrits par la fumée en remettant la pièce dans le four, pour qu'elle se réoxyde et redevienne blanche. » L'opération processus peut être stoppée à tout moment, provoquant de subtils effets de transparence. Un nouvel enfumage avec de la laine ou du crin de cheval fera apparaître de délicats motifs effilochés. Chaque étape conditionne la façon dont la fumée inscrit son graphisme et ses teintes sur la pièce. Comme la gamme de teintes que privilégie Isabelle Sérot se situe entre le blanc et le noir, elle utilise

la terre Scarva, venue d'Irlande du Nord : « Je l'adore, car elle est extrablanche. Pour que ma palette soit la plus large possible, je dois partir d'un blanc intense. » Si le tesson est couvert de sigillée, alors l'enfumage provoquera un noir très profond. Elle travaille la terre au colombin, mais aussi à la plaque, notamment pour les parties texturées. Les reliefs sont marqués d'empreintes faites avec des outils maison, des végétaux, des coquillages. Il faut savoir que les effets de textures agrippent mieux la fumée. Ses vases, bols ou sculptures se caractérisent par la diversité de leurs formes, parfois avec un revers différent de la face. Elle ne travaille pas les pièces les unes après les autres, mais dans un flux continu, au cours duquel les déchets d'une pièce viennent composer les reliefs d'une autre, où une plaque réalisée d'un côté s'assemble à une autre, très différente au premier abord. « Tout se construit en même temps, porté par une énergie profonde. » Ce processus de métamorphose est au cœur de l'intérêt que la céramiste porte à son travail. « On dit souvent que la beauté du raku vient de l'intervention du hasard, mais le hasard est très maîtrisé. Toutes les étapes (choix de la fritte, épaisseur de l'émail, choix des copeaux, place dans le fût, temps d'enfumage, etc.) ont fait l'objet d'expérimentations. » Comme dans la nature – sa source principale d'inspiration –, il faut que le résultat ait l'air simple et évident, en dépit du processus complexe qu'il suppose. « Assise à côté de mon four, j'ai l'impression d'être dans le vrai. »

—
ISABELLE SÉROT
 Instagram : @isa.raku